LIVRES ET LECTURE DES ORIGINES AU XVIIIe SIÈCLE

CARMÉLIA OPSOMER

COLLOQVIA ET DI-
CTIONARIOLVM SEPTEM
LINGVARVM, BELGICÆ, ANGLICÆ, TEV-
TONICÆ, LATINÆ, ITALICÆ, HISPA-
NICÆ, GALLICÆ.

RÉSERVE
309 A

Colloquia et dictionariolum septem linguarum belgicæ, anglicæ, teutonicæ, latinæ, italicæ, hispanicæ, gallicæ. Liber omnibus linguarum studiosis domi ac foris apprime necessaries – Colloques, ou dialogue avec un dictionnaire en sept languages, flamen, anglois, alleman, latin, italien, espagnol, francois tres-profitables et utils tant au faict de marchandise qu'aux voiages et autres traffiques [...], **Liège, Henri Hovius, 1589**
Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

Vecteur privilégié des idées jusqu'au seuil du XXe siècle, le livre est ce produit unique où se croisent savoir, savoir-faire et recherche du beau. Au Moyen Âge, le dynamisme et la créativité des scribes alimentent les circuits du livre. L'invention de l'imprimerie va décupler sa production et, partant, sa diffusion dans des cercles de plus en plus larges. On tentera de mettre en lumière ici la place du livre dans le quotidien du Wallon d'autrefois en donnant la parole aux acteurs en présence : les scribes, les imprimeurs, les libraires, les relieurs et, bien entendu, les lecteurs car n'oublions pas qu'un livre est avant tout destiné à être lu !

LE TEMPS DES COPISTES

Au lendemain des invasions barbares, la culture trouve refuge dans les abbayes qui surgissent un peu partout en Wallonie. L'activité inlassable des *scriptoria* monastiques contribue au sauvetage et à la transmission d'une partie de l'héritage antique, comme l'ont montré Alain Dierkens, Alexis Wilkin et Jacqueline Leclercq. Les initiateurs du mouvement sont les bénédictins de Stavelot, Saint-Hubert, Lobbes, Saint-Martin à Tournai, Gembloux, Saint-Trond et, dans la cité de Liège, Saint-Jacques et Saint-Laurent. Ils sont rejoints bientôt par les cisterciens d'Aulne, de Cambron et du Val-Saint-Lambert et par les prémontrés en leurs maisons de Floreffe et d'Averbode. Au XIIIe siècle, les franciscains, les dominicains et les frères de la Sainte-Croix, mieux connus sous le nom de croisiers, viennent grossir leurs rangs. Pur produit

wallon, ce dernier ordre voit le jour dans la région de Huy et, de là, essaime à Namur, Tournai, Liège, Maastricht, et plus loin, en Rhénanie, en Zélande et en France. La maison-mère est le couvent de Clairlieu à Huy, véritable foyer intellectuel aux XVe et XVIe siècles, comme en attestent les ouvrages de sa bibliothèque qui nous sont parvenus.

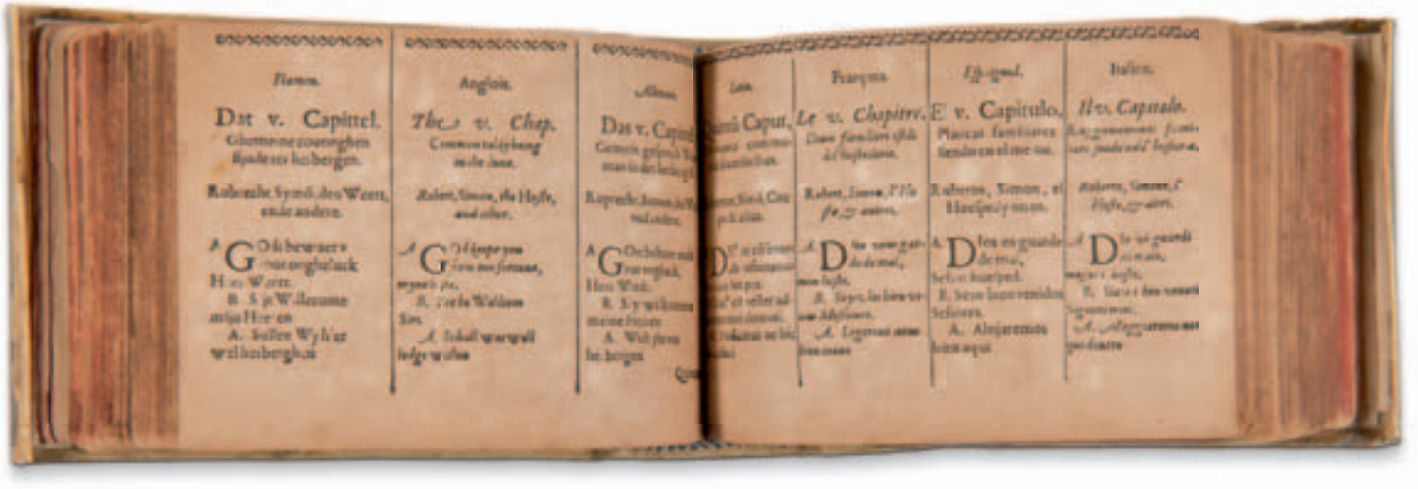
Le travail de copie ne se limite pas aux textes religieux et à la confection de livres liturgiques somptueux. À l'incitation de Cassiodore (vers 485–581/583), le fondateur de l'abbaye de Vivarium en Italie du Sud, la conviction que les sciences profanes peuvent utilement être mises au service de la foi se répand dans le milieu monastique. On saisit toute l'importance de ce précepte pour le développement intellectuel de nos régions. Des anciens catalogues de bibliothèques[1] témoignent de la présence au Haut Moyen Âge de fragments de Virgile, Cicéron, Ovide, de l'*Histoire naturelle* de Pline et des agronomes latins Caton, Varron et Columelle, des œuvres de Boèce, des recueils de textes médicaux, des extraits de l'architecture de Vitruve et des *Étymologies* d'Isidore de Séville (vers 560–636). Lorsque la science arabe pénètre dans nos contrées au XIIe siècle, elle apporte un vaste corpus de textes grecs auquel l'Occident n'avait plus eu accès après la scission de l'Empire romain. Ce sont notamment des traités d'Aristote et de Galien traduits du grec ou de l'arabe en latin et enrichis de savants commentaires au fil des copies qui fleurissent dans les bibliothèques jusqu'à la fin du Moyen Âge.

Les monastères féminins ne sont pas en reste, même si leur production se focalise sur la littérature religieuse. La *Vie* de sainte Gertrude (626–659) rapporte que la célèbre abbesse de Nivelles envoie des messagers à Rome afin qu'ils lui ramènent des ouvrages pour l'aider dans la compréhension des *Écritures*. Au XVe siècle, les cisterciennes de Salzinnes et d'Argenton tirent une partie de leur subsistance de la copie de psautiers et de livres d'heures.

Le rôle des laïcs dans la production de l'écrit est plus difficile à cerner en raison de la discrétion des sources à leur égard. Des noms apparaissent dans quelques colophons de manuscrits ou dans des registres de compte. Un cas remarquable est à signaler au XVe siècle à Mons, qui peut s'enorgueillir d'abriter un véritable centre d'édition animé par Jean Wauquelin, actif de 1439 à 1452, et son successeur Jacquemart Pilavaine. Maints chefs-d'œuvre dispersés aujourd'hui à travers le monde témoignent de l'intense activité de traduction, de copie et d'enluminure menée par ces doctes artisans.

L'AVÈNEMENT DE LA TYPOGRAPHIE[2]

Une véritable tradition typographique s'implante en Wallonie à partir du milieu du XVIe siècle. D'aucuns s'étonneront de cette introduction tardive, un siècle, voire plus, après l'invention de Gutenberg. C'est oublier que la loi de l'offre et de la demande n'est pas née avec le capitalisme. Il est donc naturel qu'au XVe siècle, ce soient les villes universitaires et les métropoles commerciales qui attirent les imprimeurs. À cette époque, l'activité des villes wallonnes n'atteint pas



Colloquia et dictionariolum septem linguarum belgicæ, anglicæ, teutonicæ, latinæ, italicæ, hispanicæ, gallicæ. Liber omnibus linguarum studiosis domi ac foris apprime necessaries – Colloques, ou dialogue avec un dictionnaire en sept languages, flamen, anglois, alleman, latin, italien, espagnol, francois tres-profitables et utils tant au faict de marchandise qu'aux voiages et autres traffiques [...],
Liège, Henri Hovius, 1589
Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

la masse critique pour rentabiliser une presse. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles sont à l'écart du mouvement des idées.

En effet, des libraires industrieux proposent à leur clientèle des ouvrages imprimés dans toute l'Europe. Certains d'ailleurs jouent le rôle d'éditeurs et financent des publications, tels les Montois Valérien Flameng et Jean Pissart. Le premier, entre 1527 et 1540, commande des missels à Paris, et le second charge, en 1535, l'imprimeur anversois Michel de Hochstrat d'imprimer les *Loix, chartres et coutumes du noble pays et conte de Haynnau*. La demande de cet ouvrage est telle qu'il connaîtra plusieurs rééditions. Des cas semblables sont signalés à Tournai tout au long du XVIe siècle : le libraire Antoine Durieu, en 1509–1510, fait imprimer à Paris des *Statuta Synodalia diocesis Tornacensis*, Jean Brocquart commande un *Nouveau Testament* à Anvers en 1523. En 1532 et 1554, Jean de la Forge s'adresse lui aussi à des imprimeurs anversois et Denis Durieu est en relation avec Christophe Plantin de 1558 à 1579. Au début du XVIIe siècle encore, le libraire namurois François Vivien chargera le Louvaniste Gérard Rivius d'imprimer les *Decreta Synodi diocesanæ Namurcensis*.

Il arrive aussi que la demande locale soit honorée par des imprimeurs itinérants qui résident dans une ville le temps d'exécuter une commande. Ainsi, vers 1500, Corneille de Delft, qui a appris le métier chez Jean de Westphalie à Louvain, s'arrête à Liège et y imprime l'*Epistola de bono solitudinis* de Lombardo della Seta, le secrétaire de Pétrarque. Autre imprimeur à l'activité éphémère, Henri Rochefort produit en 1555 une *Pronostication sur le cours du Ciel, courant lan de grace* MDL.VI, *faicte et calculee sur le meridian de la cite du Liege, par maistre Jehan Lescaillier, medicin practicant en ladicte cite*.

À partir de la seconde moitié du XVIe siècle, le développement de l'administration communale va générer le besoin d'une imprimerie sur place. Les autorités invitent alors l'un ou l'autre imprimeur étranger à s'installer dans leurs murs et n'hésitent pas, pour les attirer, à leur accorder une aide sous forme d'un capital de départ, à Tournai et à Ath, ou de la mise à disposition d'une habitation, comme à Mons. Le cas de Namur est un peu différent puisque son premier imprimeur, Henry Furlet, y exerçait déjà le métier de libraire.

C'est dans un contexte religieux et politique très agité que l'art typographique s'établit en Wallonie. Les Pays-Bas espagnols, dont relèvent le Hainaut et le Namurois, connaissent des troubles politiques. Dans toute la chrétienté, l'Église catholique entend lutter contre les réformes protestantes. Pas étonnant donc que la production et la circulation des livres, par lesquels les hérésies et la contestation peuvent se propager rapidement, soient dans le collimateur des autorités politiques et religieuses. Censures civile et religieuse s'accordent et pèsent lourdement sur le développement de l'imprimé.

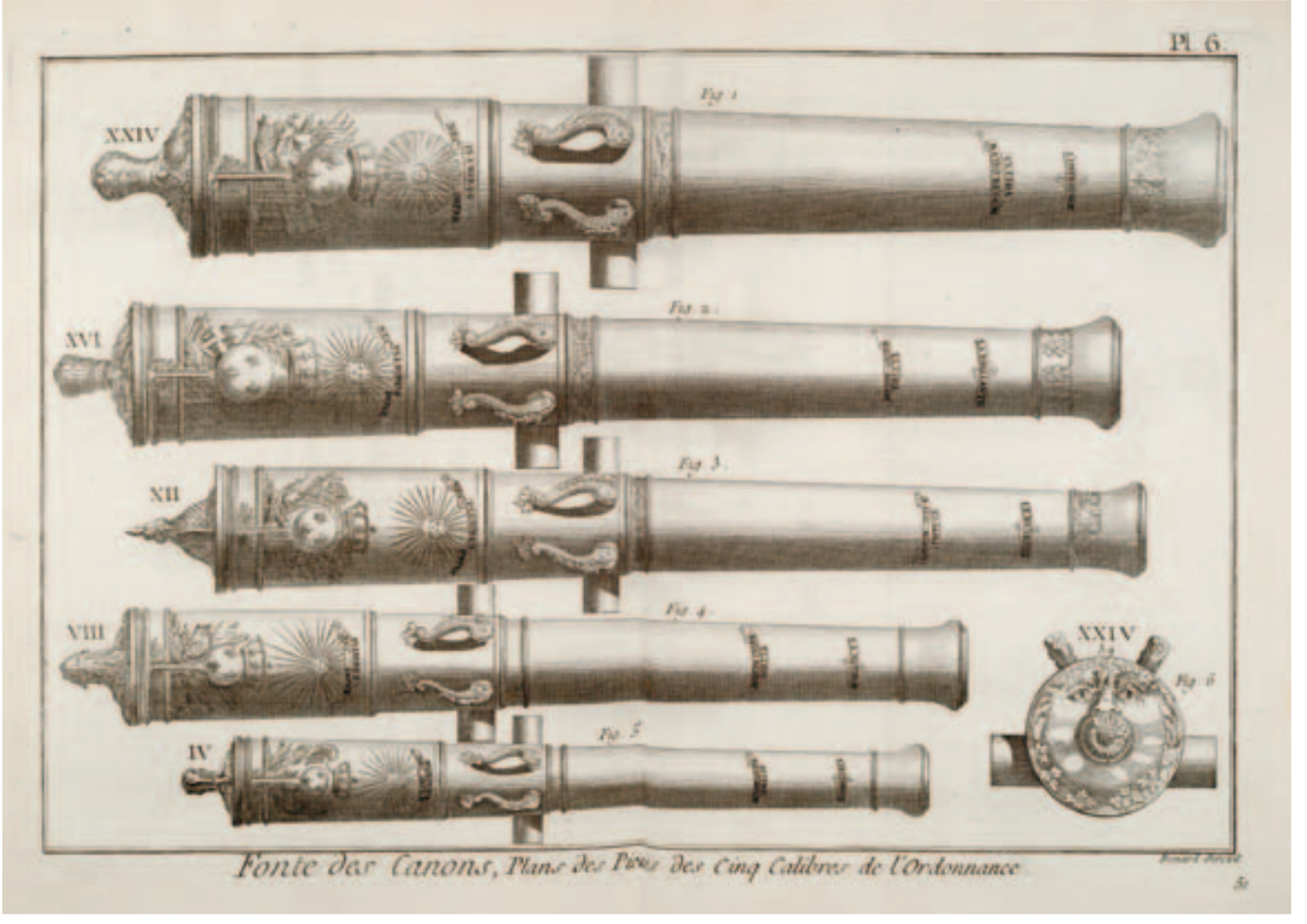
De véritables codes de l'imprimerie, qui resteront en vigueur durant tout l'Ancien Régime, sont élaborés tant dans les Pays-Bas méridionaux que dans la principauté de Liège[3]. La production, l'achat, la vente et la détention de livres hérétiques sont interdits. L'installation d'une officine est soumise à l'obtention de lettres patentes délivrées par le souverain. Outre la preuve de ses aptitudes techniques, le demandeur doit fournir un certificat de catholicité. Toute œuvre destinée à la publication doit être examinée par l'Ordinaire du lieu et porter l'*imprimatur* et le *nihil obstat*, preuves qu'elle ne présente aucune dérive théologique. De surcroît, dans les Pays-Bas, l'imprimeur doit solliciter auprès du souverain un « privilège », qui lui assure l'exclusivité de l'impression de l'ouvrage pour une durée déterminée et qui est censé le protéger des contrefaçons, mais qui est *de facto* un moyen de contrôle de la part de l'autorité civile[4]. Les imprimeurs et les libraires doivent tenir un inventaire de leurs stocks et sont contraints de déballer les ballots d'imprimés en provenance de l'étranger en présence de deux examinateurs officiels. Les contrevenants sont sévèrement punis : saisie et destruction des livres prohibés, amendes, bannissement et même, dans les Pays-Bas sous Philippe II, peine de mort.

Ces entraves à la liberté d'expression entraînent une fuite des cerveaux, le milieu des imprimeurs étant particulièrement perméable aux idées réformées. Louis Elzevier en est une illustration. Époux d'une Liégeoise, Anne du Verdin, il s'établit à Liège en 1569 et y mène une activité de libraire et de relieur. Ses convictions le contraignent à quitter la cité en 1571 et c'est ainsi que la ville de Leyde aura le privilège d'accueillir le fondateur de cette prestigieuse dynastie d'imprimeurs ! D'autres organisent la résistance sur place en mettant en œuvre des stratégies éditoriales pour échapper aux poursuites, notamment par l'emploi de fausses adresses.

À LIÈGE

Gauthier Morberius, originaire de la région de Saint-Trond, travaille à Anvers lorsqu'il semble avoir été invité par le Conseil de la Cité à installer ses presses à Liège. Il reçoit l'autorisation officielle d'y exercer le 26 août 1558. Le premier ouvrage connu qui porte sa marque est le *Breviarium in usum ecclesiæ Sancti Pauli leodiensis* en 1560. Il choisit pour devise : *Victrix Fortunæ Patientia*, « la Patience, victorieuse du hasard et de l'adversité ». Si les édits et ordonnances des princes-évêques constituent son fonds de commerce, il s'aventure quelquefois dans des secteurs plus hasardeux comme l'édition en 1567 du *De causis contemptæ medicinæ* du médecin montois Josse d'Harchies, qui pratique un temps à Liège. Ses gendres, Léonard Streel et Christian Ouwerx, inaugurent deux importantes dynasties d'imprimeurs. C'est chez Léonard Streel que sera publiée l'*Ouverture de cuisine* de Lancelot de Casteau en 1604[5]. L'auteur, un Montois au service de trois princes-évêques successifs, nous livre les secrets de la gastronomie wallonne du XVIe siècle.

« Fonte des canons » dans le *Recueil de planches de l'Encyclopédie par ordre de matières. Arts et Métiers, Manufactures*, t. I, Paris, Ch.-J. Panckoucke-Liège, Cl. Plomteux, 1783, p. 51
L'Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières, rédigée par une société de gens de lettres, de savans et d'artistes compte pas moins de 210 volumes de textes et de planches.
Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres



LE HURON,

OU

L'INGÉNU,

HISTOIRE VÉRITABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le Prieur de Notre-Dame de la Montagne & Mademoiselle sa sœur rencontrèrent un Huron.

Un jour Saint Dunstan, Irlandois de nation, & saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui voguait vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baye de Saint-Malo.

O iij

« Le Huron ou l'Ingénu », *Romans et Contes de M. de Voltaire*, Bouillon, « aux dépens de la Société typographique », t. II, 1778, pp. 12-13.

Établis à Bouillon après leur séjour agité à Liège et une tentative infructueuse pour installer leurs presses à Bruxelles, Pierre Rousseau et son beau-frère de Weissembruch font preuve d'une activité débordante qui se concrétise par la continuation du *Journal encyclopédique* et la création de la Société typographique de Bouillon (1767–1798). Grâce à la protection des comtes de la Tour d'Auvergne, ils sont en mesure de publier impunément des œuvres condamnées ailleurs par la censure, en recourant notamment à de fausses adresses. On ne sera pas étonné de trouver parmi leurs auteurs de prédilection, Diderot, Crébillon, Robinet, Castilhon, Mirabeau, La Fontaine et Voltaire. Les *Romans et contes de Voltaire*, richement illustrés, restent aujourd'hui encore un des fleurons de l'édition « belge » du XVIIIe siècle.

Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

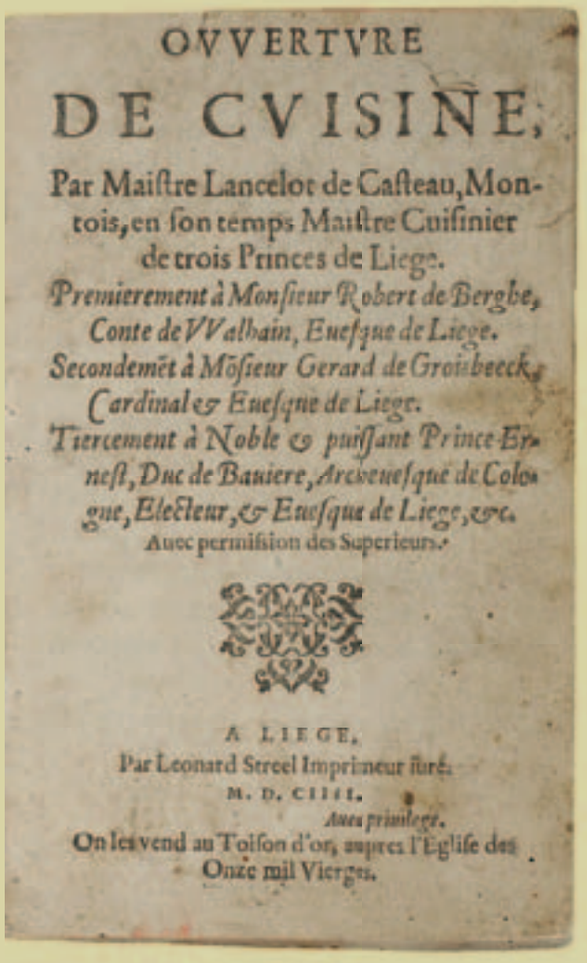
Comme partout ailleurs, les ouvrages religieux occupent la moitié de la production des presses. Deux spécificités liégeoises peuvent cependant être mises en exergue : les almanachs et l'édition clandestine. Le plus fameux des almanachs est celui que lance Léonard Streel en 1635 et qui court jusqu'à nos jours sous le nom de « maître Mathieu Laensbergh, mathématicien ». Il dut son succès européen à ses « pronostications » ou prophéties et eut même l'honneur d'être raillé par Voltaire ! Une autre branche florissante de l'édition liégeoise aux XVIIe et XVIIIe siècles est la contrefaçon[6]. Les Broncart, Bassompierre et Plomteux en sont les plus célèbres chefs de file. Des presses de Jean-François Broncart sortiront notamment des éditions pirates de la *Bible de Sacy* et du *Journal des Savants*. On passe à la vitesse supérieure avec Jean-François Bassompierre, qui fait de la contrefaçon libertine et philosophique l'une de ses spécialités. L'*Histoire de dom B… portier des chartreux* de Jean-Charles Gervaise de Latouche, en 1748, ressortit au premier genre. Mais son rôle essentiel réside dans l'édition des grands écrivains de la philosophie des Lumières : Helvétius, La Mettrie, Montesquieu et Voltaire. Le siècle s'achève avec la mise en chantier de l'*Encyclopédie méthodique*, gigantesque entreprise de Clément Plomteux et du libraire parisien Charles-Joseph Panckoucke. Réorganisant et complétant l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, elle veut prendre en compte toutes les branches du savoir, faire place aux sciences nouvelles et les présenter dans un ordre logique, c'est-à-dire thématique plutôt qu'alphabétique. Un dictionnaire spécialisé assorti de volumes de planches devait être consacré à chacune des vingt-sept disciplines. Ce défi éditorial demeurera inachevé, mais aura produit, de 1782 à 1832, deux cent dix volumes d'une richesse exceptionnelle pour l'histoire culturelle.

L'*OUVERTURE DE CUISINE*

Lancelot de Casteau et ses secrets culinaires auraient sans doute sombré dans l'oubli si la Bibliothèque royale à Bruxelles n'avait eu la chance, en 1958, d'acquérir l'unique exemplaire de son recueil connu à ce jour. Son édition en fac-similé par Léo Moulin et Jacques Kother chez Carl De Schutter, à Anvers en 1983, a rendu ce document exceptionnel accessible aux historiens, aux linguistes et aux cuisiniers avides d'expériences nouvelles.

On sait peu de choses de Lancelot. Tant la date de sa naissance que celle de son décès restent inconnues. Il annonce sur la page de titre qu'il est originaire de Mons et qu'il fut « en son temps » maître cuisinier de trois princes-évêques de Liège, Robert de Berghes (1557–1563), Gérard de Groesbeeck (1564–1580) et Ernest de Bavière (1581–1612). C'est lui qui fut chargé de réaliser le banquet de la Joyeuse Entrée de Robert de Berghes le 12 décembre 1557. Il en donne une description complète à la fin de son livre. On ne confie pas une telle responsabilité à un débutant, Lancelot doit être un cuisinier confirmé à cette date. En 1571, il est reçu bourgeois de la cité de Liège. L'année suivante, il épouse Marie Josselet alias de Herck dont il aura une fille, Jeanne. Lancelot est relativement âgé lorsqu'il publie son livre en 1604, car il prie le lecteur d'excuser d'éventuelles erreurs, « n'ayant la mémoire si récente comme cy devant a esté ». En 1608, son beau-fils, l'orfèvre Georges Libert, le déclare décédé. Notre cuisinier dédie son livre à Jean Curtius, un de ses prestigieux clients sans doute, mais probablement aussi un ami car le célèbre munitionnaire est, en 1602, le parrain d'un de ses petits-fils.

L'*Ouverture de cuisine* est un panorama de la gastronomie wallonne du XVIe siècle. On y trouve de savoureuses préparations pour banquets : si l'esturgeon, y compris le caviar, semble avoir la faveur de notre maître queux, huîtres, homards et écrevisses, tortues, cygnes, perdrix et autres volailles n'en sont pas moins l'objet de toutes ses attentions. D'autres recettes, comme les tourtes, pâtés, rôtis, chou farci, hochepots et saucisses, seraient rangées aujourd'hui dans la catégorie « cuisine bourgeoise ». Raviolis, saucisse de Bologne, canard à la mode d'Irlande, moutarde de Crémone, chapon en potage de Hongrie et « pot pourri » dit, en espagnol, *oylla podrida*, témoignent d'un vif intérêt pour l'art culinaire pratiqué bien au-delà des frontières. Les pâtisseries ne sont pas en reste : massepain, meringue, nougat, lard d'amandes d'Allemagne, œufs d'Angleterre, petits fours et crêpes figurent en bonne place dans cet appétissant ouvrage.


OVVERTVRE
DE CVISINE,
Par Maiſtre Lancelot de Caſteau, Montois, en ſon temps Maiſtre Cuiſinier de trois Princes de Liege.
Premierement à Monſieur Robert de Berghe, Conte de VValhain, Eueſque de Liege.
Secondemẽt à Mõſieur Gerard de Groisbeeck, Cardinal & Eueſque de Liege.
Tiercement à Noble & puiſſant Prince Ernneſt, Duc de Bauiere, Archeueſque de Cologne, Electeur, & Eueſque de Liege, &c.
Auec permiſsion des Superieurs.
A LIEGE,
Par Leonard Streel Imprimeur iuré.
M. D. CIIII.
Auec priuilege.
On les vend au Toiſon d'or, aupres l'Egliſe des Onze mil Vierges.

Lancelot de Casteau, *Ouverture de cuisine* [...], Liège, Léonard Streel, 1604
Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique

Valenciennes, qui ne deviendra française qu'en 1678, est la ville la plus importante du comté au début du XVIe siècle. Dès 1500, Jean de Liège y imprime des œuvres de trois historiographes de la Maison de Bourgogne : Jean Molinet, George Chastelain et Olivier de la Marche. Puis l'activité typographique disparaît et ne réapparaît de manière durable qu'à partir du début du XVIIe siècle. L'existence temporaire d'une officine à Binche est à mettre en relation avec l'animation culturelle suscitée par la cour de Bourgogne. Guillaume Cordier y imprime plusieurs ouvrages en 1544 et 1545.

À la demande des échevins, Philippe II autorise l'exercice de l'imprimerie à Mons par des lettres patentes du 14 janvier 1580. La même année, Mons devient la capitale des Pays-Bas espagnols. C'est la raison sans doute qui décidera l'imprimeur-libraire louvaniste Rutger Velpius, homme proche du pouvoir, à accepter l'offre des Montois de s'établir dans leur ville. Il la quittera d'ailleurs en 1585 pour suivre le gouvernement à Bruxelles où on le voit immédiatement promu imprimeur de Sa Majesté. Une bonne partie de sa production montoise est constituée de pamphlets et de textes officiels. Le premier livre qu'il imprime à Mons[7] est *Le Renart*

LE
RENART
DECOVVERT.

A Mons en Hainault,
Chez Rutger Velpius Imprimeur
Iuré 1580.

Sur le Noueau Marché.

1002/800(2)
MUSEE CHAN. PUISSANT MONS

Le Renart découvert, Mons, Rutger Velpius, 1580
Université de Mons (UMons)

découvert. Le renard, en l'occurrence Guillaume d'Orange, y est accusé de félonie par l'auteur présumé du pamphlet, Jean Grusset dit Richardot. C'est l'une des nombreuses brochures destinées à détracter l'ennemi de Philippe II qui aboutiront à l'assassinat du Taciturne en 1584.

Les successeurs de Velpius seront Montois, d'origine ou par mariage, et formeront une véritable caste, comme l'observe justement Bertrand Federinov[8]. Parmi ceux-ci, les plus importants sont François Waudré, Jean Havart, Gaspard Migeot et Henri-Joseph Hoyois. Migeot est surtout célèbre pour une impression à laquelle il a prêté son nom, mais sans l'avoir exécutée : le *Nouveau Testament* traduit par Isaac-Louis Le Maistre de Sacy et Antoine Arnaud. Le privilège d'impression n'ayant pas été octroyé à Paris, les Messieurs de Port-Royal le font imprimer par Daniel Elzevier à Amsterdam avec la fausse adresse de Gaspard Migeot, de manière à passer à travers les mailles de la censure. En effet, le milieu montois – en ce compris des représentants du clergé – est en bonne partie gagné aux doctrines jansénistes.

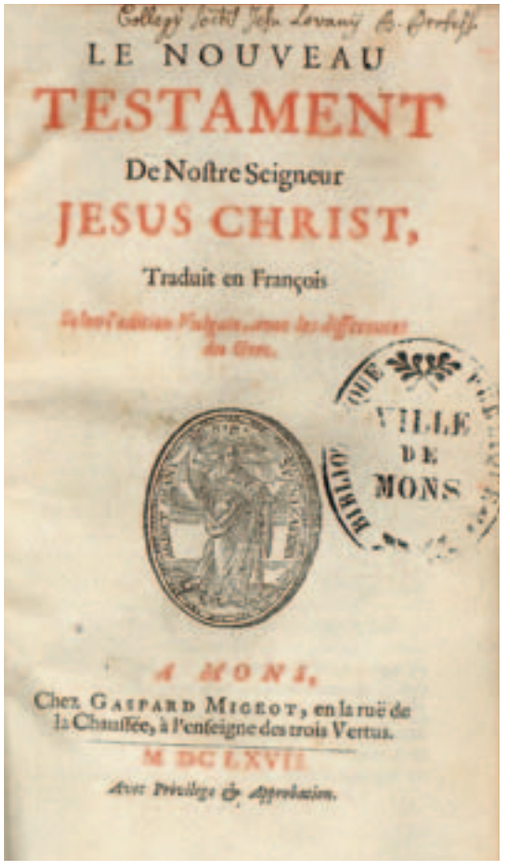
Emmanuel-Henri-Joseph Plon, fils de l'imprimeur montois Pierre-Jean-Joseph Plon, installe la première imprimerie en Brabant wallon, à Nivelles, en 1774. L'un de ses fils, Charles-Philippe-Joseph s'établira à Paris en 1798 et le fils de celui-ci, Henri-Philippe, y créera la célèbre maison d'édition Plon en 1852.

HORTVS PASTORVM
ET CONCIONATORVM,
SACRÆ DOCTRINÆ FLORIBVS POLYMITVS,
IN LECTIONVM AREOLAS
PARTITVS.
PASTORE ET DECANO
LIBER PRIMVS

Marque de l'imprimeur François Waudré figurant sur l'ouvrage du curé de Couvin Jacques Marchant, *Hortus pastorum et concionatorum, liber primus*, qu'il publie en 1632
Université de Mons (UMons)

Frontispice de Nicolas-François-Joseph Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne : ou mémoires pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chymistes*, Mons, H. Hoyois, 1778
Éloy fit paraître une première édition de ce dictionnaire en 2 volumes à Liège chez J.-F. Bassompierre en 1755. L'édition montoise en 4 volumes in-4°, considérablement enrichie par rapport à la précédente, servit de modèle à toutes les bio-bibliographies médicales du XIXe siècle. Le dictionnaire d'Éloy est largement dépassé aujourd'hui, mais son auteur mérite néanmoins une place honorable parmi les historiens de la médecine.
Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique

La Philomèle séraphique à la princesse de Ligne [...] Par le p. Jean l'Évangéliste d'Arras, capucin, Tournai, A. Quinqué, 1632
Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique



Le Nouveau Testament de Nostre Seigneur Jesus Christ, Mons, Gaspard Migeot, 1667
En réalité, l'ouvrage a été imprimé par Daniel Elzevier à Amsterdam sous le nom de l'imprimeur montois pour contourner la censure.
Université de Mons (UMons)

À TOURNAI

Philippe de Hurges mentionne en 1609 dans ses *Mémoires d'eschevin*[9] que les consaux « restablirent à Tournai l'imprimerie alors défaillante » en faisant appel à Charles Martin, de Liège, et Joseph Duhamel, de Douai. Il ajoute, « Et n'y avoit lors plus qu'un Nicolas Laurent qui continuast ce mestier, avec si peu d'adresse que personne ne daignoit l'employer ». Cette remarque désabusée d'un contemporain révèle néanmoins l'existence d'une ou de plusieurs presses, à capacité limitée sans doute, avant 1609. Toutefois, la première impression tournaisienne connue est *La vie du bienheureux S. Jean de Sahagovne* de Georges Maigret sortie des presses des deux associés en 1610. La même année, ils impriment une édition critique du *Diadema monachorum reverendi in Christo p. Smaragdi monasterii S. Michaelis in Saxonia abbatis*, établie par Jacques Lebouchier, moine de l'abbaye de Saint-Martin à Tournai. Adrien Quinqué, de 1620 à 1647, puis sa veuve, de 1647 à 1676, se distinguent nettement parmi les imprimeurs du XVIIe siècle. Leur atelier produit pas moins de 234 ouvrages[10]. C'est l'occasion ici de souligner le rôle des femmes dans le métier. Les filles et les épouses travaillent et reprennent couramment la direction de l'imprimerie au décès de leur conjoint.

Mais Tournai doit sa réputation dans le monde du livre à la maison Casterman, dont le fondateur Donat Casterman, né à Tournai en 1755 et y décédé en 1823, s'installe comme libraire-relieur en 1776 et imprime quelques opuscules à usage local. Au fil des générations, cette modeste entreprise deviendra une des premières sociétés d'édition francophones.

À NAMUR

Le premier livre imprimé à Namur est la *Nouvelle ordonnance et modération du Roy nostre Sire, sur le faict des loix et coustumes du pays et conté de Namur,* sortie des presses d'Henry Furlet en 1618. Son deuxième labeur, à mettre en rapport avec la proximité de l'abbaye Saint-Gérard de Brogne, sera une *Vie de saint Gérard*, la même année. Au XVIIIe siècle, trois personnalités dominent la corporation : Pierre-Lambert Hinne, Guillaume Joseph Lafontaine et Jean-François Stapleaux[11]. Le premier, imprimeur de 1749 à 1789, est connu comme libraire dès 1729. Dans la quarantaine de livres qui sortent de ses presses, on note un best-seller : les *Instructions familières, dogmatiques et morales sur les quatre parties de la Doctrine chrétienne* [...] *à l'usage des curés de la campagne* de Joseph Henry, curé de Surice, près de Philippeville, en 1753. Ces *Instructions* seront non seulement réimprimées chez Jean-François Bassompierre à Liège, mais aussi à Lille, Rouen et, à Maastricht en traduction néerlandaise. La chalandise de Guillaume-Joseph Lafontaine, qui produit une cinquantaine d'impressions entre 1749 et 1787, s'étend au-delà de la cité jusqu'à Floreffe, Andenne et Huy. Stapleaux, qui travaille de 1763 à 1811, apparaît comme un esprit fort bravant la censure en publiant un traité interdit – le *Tractatus de sacramento matrimonii* de Josephus Prickart – et en diffusant des libelles licencieux. Il essuie par conséquent amendes et saisies.

Des rapports d'inspections de librairies effectuées périodiquement par le procureur général permettent d'évaluer les rayonnages de quelques librairies. Pierre-Lambert Hinne propose 187 titres à ses clients en 1729, la Veuve François d'Etienne, 270 et Jean-François Minet, 105. Si la théologie prédomine, l'histoire, les récits de voyage, le droit et la littérature sont bien représentés. Un registre dans lequel Pierre-Lambert Hinne consigne ses achats donne une idée de l'étendue de ses relations commerciales. Ses fournisseurs résident à Anvers, Bruxelles, Liège, Mons, Lille, Maastricht, Luxembourg et Francfort.

LA RELIURE

Laissant aux historiens de l'art le soin de décrire les somptueuses reliures d'ivoire sculpté ou d'orfèvrerie dont la Wallonie s'enorgueillit à juste titre, nous nous pencherons sur des pièces plus modestes, mais non dépourvues de charme.

Au Moyen Âge, la reliure est avant tout pratiquée dans les monastères en complément naturel du travail du *scriptorium*. Des exemplaires conservés témoignent de cette activité à l'abbaye de Stavelot grâce à l'estampage d'un écusson chargé du monogramme S T, d'un fer portant le nom « Remaclus » ou encore d'un fer représentant saint Remacle ordonnant au loup qui a dévoré son âne de prendre la place de celui-ci, flanqué de l'inscription : « + sanctus : Remaclus : patronus : ecclesiæ : Stabulensis ». Les cisterciens du Jardinet à Walcourt utilisent un fer parlant, donnant un arbre dans un enclos. Les reliures exécutées à l'abbaye de Saint-Hubert se reconnaissent grâce au fer représentant le saint patron agenouillé devant le cerf crucifère estampé sur les plats. Dans l'apparente uniformité du style croisier, des variantes permettent tantôt d'attribuer la reliure aux croisiers de Namur lorsqu'elle porte un fer figurant l'homme des douleurs, ou la croix pattée accompagnée de l'inscription « L[iber] Fratrum Namurc[ensium] », tantôt aux croisiers de Huy si elle porte l'aigle bicéphale ou le pélican, ou à ceux de Liège si elle est ornée de feuilles de trèfle.

Dans les villes, des noms de relieurs apparaissent régulièrement dans la comptabilité des institutions civiles et religieuses. Ils combinent souvent cette activité avec celle de libraire ou de papetier. Leur savoir-faire ne se limite pas à la confection de couvertures courantes pour des documents d'archives ou des recueils de pièces juridiques. En effet, les livres sont

habituellement vendus « en blanc », c'est-à-dire en feuilles, et c'est l'acheteur qui choisit le type de couvrure, courante ou luxueuse, selon l'utilisation qu'il en fera.

L'usage de signer les reliures n'apparaît qu'au XVIIIe siècle. Difficile dès lors d'en déterminer l'origine. L'atelier des Janvier à Tournai au XVe siècle est identifié par le fer à leur nom que portent certaines de leurs reliures. Tournai est encore un centre de reliure important au XVIIIe siècle. À la fin du siècle, Jacques Thomas Deflinne et son fils Jean-Baptiste sont réputés pour la réalisation de reliures de luxe sur des bréviaires et des missels pour des imprimeurs anversois, en particulier les Moretus. La maison subsistera jusqu'en 1850.

Malgré l'absence de signature, des décors récurrents peuvent mettre sur la piste d'une officine. Pierre Gason a pu ainsi rattacher au relieur-libraire Nicolas Engelbert, dont le nom figure dans des actes s'échelonnant de 1585 à 1634, un bel ensemble de livres de prix que les échevins liégeois offraient aux élèves méritants du collège des jésuites wallons en Isle. Il a découvert la même grammaire décorative – les plats sertis d'une roulette florale et des écoinçons intérieurs au décor de volutes déterminant un losange central – sur deux autres éditions liégeoises et, plus troublant, sur la reliure qui supporte l'ivoire de l'*Évangéliaire de Notger*, enrichissant de la sorte l'histoire de ce célèbre manuscrit[12].

Reliure datée 1608 exécutée par Nicolas Engelbert sur un livre de prix reçu par Sébastien La Ruelle, sorti premier de la classe de Poésie au collège des jésuites wallons

Élu bourgmestre à deux reprises, La Ruelle, chef du parti des Grignoux, fut assassiné le 16 avril 1637 à l'instigation du comte de Warfusée.

Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

Reliure en satin rouge brodé aux armes et au monogramme d'Alexandre Delmotte, prince-abbé de l'abbaye de Stavelot (1753-1766)

Cette reliure recouvre l'*Almanach pour cette année* MDCCLIX *supputé par Mtre Mathieu Laensbergh, Mathématicien*.

Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

LA LECTURE

Au prix de patientes recherches dans un large éventail de sources, les détenteurs de bibliothèques, ou même de quelques livres seulement, peuvent sortir de l'ombre. Ce sont principalement les obituaires et les registres de bienfaiteurs[13] qui célèbrent la mémoire de généreux donateurs, les inventaires et catalogues dressés à l'usage des bibliothécaires et des utilisateurs[14], les chroniques et les vies de saints qui exaltent l'érudition d'un personnage, les récits de voyage[15], les testaments et inventaires après décès[16], les catalogues de ventes publiques[17], les correspondances, sans oublier les ex-libris dont nombre d'ouvrages gardent la marque.

Lors de la mise sous séquestre des biens ecclésiastiques, en 1794–1796, les révolutionnaires français firent dresser des inventaires en vue de sélectionner les pièces maîtresses destinées à enrichir les bibliothèques et musées de Paris. Ces instruments de pillage sont une aubaine pour l'historien du livre. On découvre ainsi, parmi les six à sept mille volumes que détiennent les cisterciens du Val-Saint-Lambert, les cent soixante-deux tomes de l'*Encyclopédie méthodique* et deux cent vingt volumes du *Journal des Savants*, signes évidents de leur ouverture à la modernité. Et l'on s'aperçoit que les franciscains, les dominicains, les récollets, les capucins et les carmes sont en droit de rejoindre la cohorte des ordres religieux lettrés.

Des collections de livres se rencontrent fréquemment chez les magistrats et dans le corps médical. Elles sont en grande partie à usage professionnel et se transmettent de génération en génération, telle la bibliothèque du juriste montois François de Secus[18]. Les chanoines des collégiales sont également férus de lecture et, comme ils sont généralement titulaires d'un diplôme de droit ou de médecine, ils possèdent outre des sommes théologiques, des traités

Abbé Jean-Baptiste Blanchard, *Le poëte des mœurs ou les Maximes de la Sagesse* [...], Namur, J.F. Stapleaux, 1772
Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique

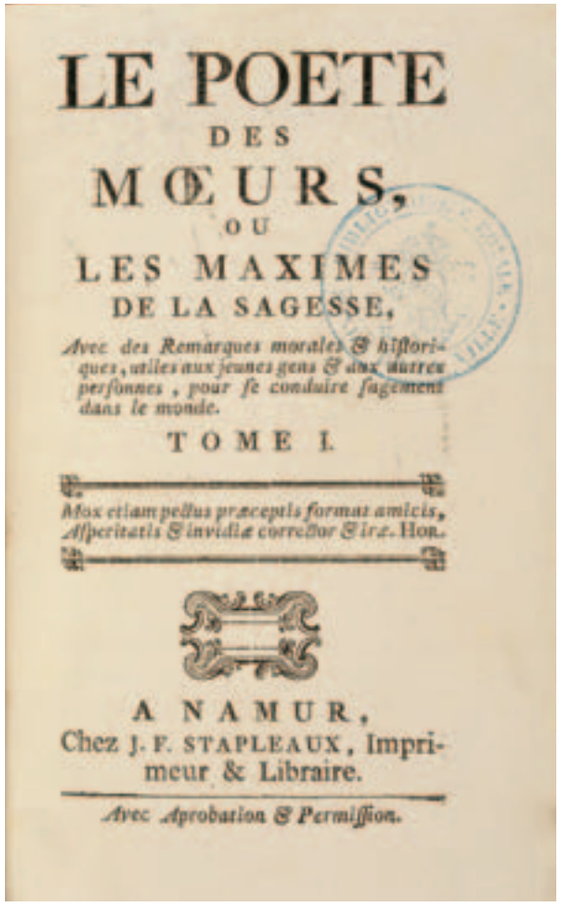
JOURNAL
GÉNÉRAL
DE L'EUROPE.
PREMIERE PARTIE.
POLITIQUE,
COMMERCE, AGRICULTURE.

Vacuum fecit proinde . . . . . .
Ouen. Lib. II Epig. CLIX.

TOME I.

A HERVE,
Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXV.


LE POETE
DES
MŒURS,
OU
LES MAXIMES
DE LA SAGESSE,

Avec des Remarques morales & historiques, utiles aux jeunes gens & aux autres personnes, pour se conduire sagement dans le monde.

TOME I.

Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Asperitatis & invidiæ corrector & iræ. Hor.

A NAMUR,
Chez J. F. STAPLEAUX, Imprimeur & Libraire.

Avec Aprobation & Permission.

Le *Journal général de l'Europe* fondé en 1785 à Liège par un Français, Pierre Tondu, dit Lebrun-Tondu, et l'imprimeur Jacques-Joseph Smits
Ce journal se définit comme un organe de propagande des thèses physiocratiques et, plus largement, des Lumières françaises. Ses affinités avec les « patriotes » liégeois vaudront aux auteurs un rapide exil à Herve, dans le proche duché de Limbourg, qui relevait de l'autorité de Joseph II. Ils y créent la Société typographique de Herve qui, à côté de lucratives contrefaçons, produira divers périodiques en français comme *Le Courrier du Danube* et, en allemand, *Der Schauplatz der Welt*. L'« Heureuse Révolution » du 18 août 1789 verra leur retour à Liège. Les presses du *Journal général* rouleront dès lors sans cesse en faveur des révolutions de France et de Liège, mais le rétablissement du prince-évêque César de Hoensbroeck sonnera le glas du *Journal* et l'exil des deux associés à Paris en 1792.
Université de Liège, Bibliothèque générale de Philosophie et Lettres

« Notre-Dame de Noble Haie » est l'un des bois gravés produits par les imprimeurs Depouille
Actifs à Stembert aux XVIIe et XVIIIe siècles, ils s'installèrent à Verviers en 1823 et sont considérés comme les premiers à avoir introduit l'imprimerie dans la cité lainière.
Verviers, Musées communaux

de médecine et de droit. Reste encore une catégorie, celle des collectionneurs que l'on appelait autrefois des « antiquaires ». Leurs cabinets sont de véritables lieux de sociabilité où ils reçoivent leurs amis, les savants étrangers et correspondent avec eux. Le chanoine tournaisien Denis de Villers (1557–1637), grand amateur de curiosités, de livres rares, de médailles et d'antiques en est un bel exemple. Son ami et correspondant, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, conseiller au Parlement de Provence et célèbre astronome, tentera d'acquérir sa bibliothèque à son décès, mais le chapitre de Tournai décida de la garder.

Une image de la pratique de la lecture plus diffuse, mais sans doute plus en phase avec la réalité quotidienne est apportée par des correspondances familiales. C'est ainsi que la lecture occupe une place importante dans la famille de Meldeman[19] à Namur dont les membres échangent des livres, les prêtent ou les empruntent à leurs amis et donnent leur avis sur les dernières nouveautés. La fin du XVIIIe siècle voit aussi la création de cabinets de lecture, souvent à l'initiative de libraires, où l'on peut louer des livres. Fleurissent également des clubs où la bonne société vient lire la presse et converser, tels le Cabinet littéraire à Verviers, la Société littéraire à Huy et à Liège ou la Société patriotique à Namur.

En Wallonie, comme partout ailleurs sous l'Ancien Régime, vingt pour cent de la population seulement est en mesure de pratiquer une lecture personnelle. Les couches populaires non alphabétisées y ont cependant accès, notamment par les écoles du dimanche dépendant des paroisses et par les lectures collectives à haute voix qui agrémentent les longues soirées d'hiver.

Premier numéro du *Journal de Spirou*, Dupuis, 21 avril 1938
Marcinelle, Éditions Dupuis